

LES
HÉRITIERS
DU GRAND
ARTISAN

La Déesse

VINCENT PINEAULT



éditions 273

LES
HÉRITIERS
DU GRAND
ARTISAN

La Déesse

VINCENT PINEAULT



éditions 273

CHRONIQUES DE FINNASUS

L'éveil des Héritiers. I, 7 - 10.

Tous deux déterminés à se retrouver, chacun de leur côté, ils ont gardé espoir, refusant de regarder en arrière. Avaient-ils une idée de la route sur laquelle ils s'engageaient ? Même intuitivement, j'en doute. Vous comprendrez pourquoi sous peu.

...

p. 38 - 41

...

— Que fais-tu dehors en pyjama ? dit-elle sans trop élever la voix.

Philie ne dit rien et s’avançant, enlaça sa mère qui lui allait aux épaules.

— Merci maman.

Après cette embrassade, Oyang se recula d’un pas. Saisissant doucement sa fille par les bras, une certaine inquiétude sur son visage, elle extériorisa sa pensée :

— Ça va ?

Sa fille lui sourit franchement :

— Je vais très bien. J’ai dormi dans l’annexe ; je n’arrivais pas à m’endormir hier soir.

Philie, sa dague et ses lanières de cuir pendantes à la main se dirigea vers sa chambre. Sa mère la suivit après avoir refermé la porte. Oyang repoussa plus avant le rideau de la chambre de Philie et s’accota sur l’encadrement, observant sa fille en train de fixer la dague que lui avait donné son père à une sorte de harnais de cuir. Oyang s’avança pour s’asseoir sur le lit et déjà, Philie enfilait son harnais, ajustant les sangles sur ses épaules et à sa taille.

— Tu vois, comme cela, elle demeure facilement cachée sous une veste et on peut y accéder rapidement par en bas.

Elle lui en fit la démonstration.

— J’ai eu cette idée en rêve cette nuit.

Oyang ne dit rien. Elle avait déjà vu sa fille travailler à ce projet. Une fille imaginative plutôt habile de ses mains. Elle la regarda passer

une veste chaude et vérifier si on devinait la présence de la dague, se tournant de tous bords tous côtés.

— Je crois même que sous mes vêtements ordinaires, cela ne paraîtrait pas.

— Non, je crois bien que tu as raison.

Oyang se déplaça vers le lit pour s’y assoir, se rapprochant ainsi de sa fille. Celle-ci enleva sa veste pour la déposer sur le lit. Ce regain d’intérêt, un intérêt plutôt marqué pour ce vieux projet intriguait légèrement Oyang. Philie piqua plus fortement sa curiosité lorsqu’elle sortit un sac à dos, léger et compact, qu’elle avait aussi fabriqué. Oyang n’eut pas besoin de questionner lorsque Philie, d’un ton plutôt calme pour ses propos, lança :

— Je prévois emporter le minimum. Un ensemble de vêtements de rechange, fils et aiguilles, onguent, pansements, corde, canif, couverture et nourriture. Le tout en petits formats. Cela sera bien suffisant !

Philie put voir les épaules de sa mère s’affaisser avant que cette dernière ne lâche :

— Mais où penses-tu donc aller ?

La réponse lui vint de la porte où se tenait maintenant une des jumelles, Luqui en l’occurrence, en pyjama et les bras croisés :

— Où crois-tu qu’elle puisse aller ?

Les deux autres, surprises par l’apparition et par cette nouvelle façon de s’affirmer de la part des jumelles, restèrent bouche bée.

— Maman, qui aurait bien pu abîmer le matelas d’Ormis à tel point qu’il a fallu le refaire ? Je ne crois pas qu’Ormis se soit battu dans son lit ! À moins qu’un Gourouk ait pu voler jusqu’en haut et se coucher sur son matelas !

Philie pliait tranquillement les vêtements de rechange qu'elle voulait emporter avant de les déposer dans son sac. Toujours calme, souriante et sereine, elle crut bon participer à la conversation. Regardant sa sœur :

— Non, ils ne volent pas !

Oyang suivait la conversation, tournant la tête en direction de l'une et de l'autre. Luqui, se dandinant de façon un peu insolente, reprit :

— Peut-être un jeune couple en chaleur aurait-il pu démanteler le beau matelas que nous avons mis des heures à fabriquer !

Luquo, dans l'autre pièce, ajouta dans un crescendo :

— Oh, ooh, ooh !

Philie, enjouée, répondit suffisamment fort pour qu'on l'entende dans la pièce attenante :

— Pardon !

Oyang qui avait suivi la scène sans s'interposer, avait eu tout le loisir d'y réfléchir :

— Viens ici ! finit-elle par dire à sa plus veille.

Philie s'installa sur le lit, jambes repliées, tout près de sa mère. Oyang, très posée, la questionna :

— Là, si je comprends bien, et je ne suis pas contre le principe, tu pars rejoindre Ormis ?

Philie devina la question qui allait suivre et y répondit de suite :

— Je ne sais pas où il est.

Plus que de la peur, elle lut de la tristesse dans les yeux de sa mère. La crainte de voir sa fille se lancer dans une quête impossible.

— C'est le mien, tu comprends !

Oyang comprenait très bien :

— Je ne sais pas qui est la plus folle, toi ou moi. Folle de ne pas partir ou folle de risquer ta vie sur les routes.

— Ma situation n'est pas la même que celle que tu as vécue. Je n'ai pas d'enfants à prendre soin. J'ai confiance et, tu le sais, je resterai très prudente ; méfiante en tout temps.

— Tu es plutôt intelligente quand tu le veux. Plutôt rusée aussi.

Oyang venait de faire allusion au fait qu'elle n'avait rien su de sa relation avec Ormis. Luquo, fraîchement arrivée, s'inséra dans la conversation :

— On pourrait l'accompagner !

L'aînée et la mère, sur un ton qui ne laissait aucune marge de négociation, répondirent de concert :

— Non !

Oyang se retourna vers Philie, la regardant dans les yeux, son expression reflétant un mélange de bonheur et de tristesse. Elle aurait voulu tout savoir et Philie ne se fit pas prier :

— C'était parfait... Une bonne lune, tu sais. On a tout appris ensemble. On ne s'est rien dit, rien promis, mais c'était là... Il est clair que l'on doit se revoir.

Oyang, recherchant son attention, posa la main sur la joue de sa plus vieille.

— Je n'en doute pas, mais tu connais Ormis. S'il ne t'est pas revenu, il peut être n'importe où ! Un gars comme lui peut aussi bien se cacher dans le Piclande !

Le Piclande... On lui avait dit qu'il s'y était rendu. Ce ne serait pas sa première destination puisque, effectivement, elle n'avait aucune idée de l'endroit où il pouvait se trouver. À ce sujet, Philie se trouvait

dans l'incapacité de douter. Elle le savait et tout comme dans son rêve, la déesse se manifesta par sa bouche :

— Je le trouverai !

†

...

p. 88 - 91

...

...et même sauter de quelques mètres dans le vide. Les lampes frontales éclairaient parfaitement la pierre blanche ruisselante et Ormis apprécia l'exercice. Ils arrivèrent dans un espace assez bas où ils cheminèrent à quatre pattes dans quelques centimètres d'eau claire sur un fond graveleux. Deb y alla d'un commentaire :

— Si tu te plantes, ne t'en fais pas, la lampe est étanche.

Ce dernier se dirigea vers une autre ouverture, parmi quelques autres, légèrement au-dessus du niveau de l'eau. De facture naturelle, le passage plutôt étroit devait servir bien involontairement à évacuer les débordements des eaux infiltrées dans ce petit espace où ils se trouvaient. Avant d'y pénétrer, il s'adressa à Ormis, grimaçant un peu:

— Au début, tu sentiras un fond de gravier, avec une forte pente et tu devras ralentir ta descente un peu. Ensuite, près de la sortie, la texture devient argileuse. On y glisse facilement jusque dans un petit bassin. Tu sais nager ?

Ormis, impassible, répondit positivement par un mouvement ténu du menton ; un mouvement amplifié par le faisceau de la lampe. Deb grimaça de nouveau :

— Avec ta carrure, il est possible que tu aies plus de difficulté à passer que moi. Mets les mains devant toi !

Inspectant Ormis du regard, il fit une légère moue :

— Ça devrait aller !

— Hein ?

Le questionnement d'Ormis demeura sans réponse puisque Deb plongea dans le trou. Il vit rapidement disparaître les pieds de son guide souterrain. En réinterprétant les paroles de Deb, Ormis comprit qu'il pouvait tout aussi bien rester coincé dans ce trou. Revenir d'où il venait s'avérait impraticable ; il ne pouvait qu'aller de l'avant. De toute manière, la curiosité le poussait dans cette direction. L'avancée en pente raide sur les cailloux s'avéra difficile du fait que ces derniers avaient tendance à le suivre dans sa descente. Plus il avançait, plus la surface devenait humide et glissante. Finalement, le haut de son corps se retrouva sur l'argile lisse et il lui fut presque impossible de ralentir sa course. Il pensa se retenir de ses jambes, mais se laissa aller, jugeant la démarche trop risquée. La vitesse de sa descente s'accéléra un court instant et il se retrouva aussitôt coincé dans un goulot d'étranglement boueux. En serré de partout, il réussit tant bien que mal à faire passer, l'un après l'autre, ses bras devant lui comme Deb lui avait conseillé. Dans cette nouvelle position, il fit à peine quelques centimètres de plus. Ormis comprit alors, sans réellement apprécier la situation, qu'il n'était pas claustrophobe. Il pensa ancrer ses doigts dans la glaise, se repousser vers l'arrière, enlever une poignée de la substance grise, prendre appui et recommencer ce manège jusqu'à se déblayer un passage. Il vit alors la sortie, toute proche, grâce à la lumière de la lampe de son partenaire-spéléologue. Il n'eut pas le temps de se plaindre qu'il sentit ses deux poignets saisis fermement. Ormis fit de même pour raffermir la prise. Il devina Deb, s'arc-boutant de ses pieds ou de ses genoux pour l'extirper de ces entrailles refermées sur lui. Il apprécia la force de son partenaire, sentant ses côtes écrasées au point de ne plus pouvoir respirer. À ce moment, une certaine angoisse se développa en son sein malgré lui, apportant un sentiment d'abandon et de fragilité, se voyant revivre le jour de sa naissance. Et puis d'un seul coup, cette matrice inhospitalière l'expulsa. À la lumière des faisceaux

des lampes, il entrevit un plafond bas et Deb sur le dos, chutant avec lui vers un bassin d'eau claire deux mètres plus bas. En pénétrant dans l'eau, Ormis sentit son compagnon agripper son épaule afin d'éviter sans doute qu'ils ne se heurtent l'un l'autre. L'eau froide inonda son visage. Sous l'eau, les lampes éclairèrent les parois ondulées d'un petit bassin dont ils ne touchaient pas le fond. L'argile se détacha de leurs combinaisons, commençant à embrouiller l'eau. Sous l'eau, Deb fit signe de remonter à la surface. Ils émergèrent rapidement, nageant sur place pour maintenir la tête hors de l'eau. Un mince filet d'eau s'était infiltré à la racine des cheveux d'Ormis, mais sans aller plus loin. Le faux anarchiste lança les premiers mots :

— On va rester dans l'eau un moment pour se nettoyer. Tu es le plus gros bébé que j'aie jamais mis au monde !

Ils frottèrent chacun leur survêtement pour y enlever toute trace d'argile. Ils s'inspectèrent mutuellement, fouillant les recoins de l'enveloppe teintée de jaune, s'assurant ainsi de l'efficacité du nettoyage. Finalement, son guide l'entraîna sur le côté du bassin, lui disant :

— Ce n'est pas terminé, mais presque.

Le corps toujours immergé, il se souleva sur le rebord devant un trou qui avait toutes les apparences d'avoir été creusé de mains d'homme. Alignant sa lampe pour mieux voir, il y jeta un œil :

— C'est bon !

Il se retourna, avisant Ormis :

— Fais attention, ce n'est pas des plus stable. Laisse-moi une minute d'avance, dit-il, et y pénétra sans plus attendre.

Ormis se dit qu'il n'en était pas à son premier tunnel angoissant et après le temps prescrit, il s'y faufila à sa suite. Creusé avec une légère pente dans un mélange de gravier et de roc, il valait mieux ne pas heurter les parois de cette fragile excavation. Ormis avait pensé faire un court trajet ressemblant au passage précédent. Il comprit cependant

qu'il devrait prendre son mal en patience lorsque, prenant un peu de repos, il entendit l'écho de Deb, rampant toujours à quelques mètres devant lui. Ils se retrouvèrent dans une grotte un peu plus vaste, les pieds au sec, enfin en station verticale. Deb mit son index sur sa bouche, faisant signe de garder silence. Il s'approcha alors de la paroi rocheuse à un endroit plus élevé, toujours au sec, où l'on apercevait une poignée métallique fixée dans la pierre. Il fit signe à Ormis de venir à ses côtés, puis tourna sa lampe dans le sens antihoraire qui s'éteignit. Ormis imita naturellement son geste. Peu après, il entendit un déclic et la lumière se fit sur la fausse porte de pierre grande ouverte et Deb qui l'avait traversée.

— Viens ! Referme derrière toi !

Ils cheminèrent quelques mètres dans un petit corridor creusé dans la roche friable. L'aspect des parois se modifia en un vieux mur de brique sur sa gauche et un mur de pierre lisse à sa droite. Deb passa la main sur le mur lisse :

— T'as vu ces pierres...

Ormis remarqua que le mur, constitué de plusieurs pierres gigantesques, devait faire partie d'une ancienne construction.

— ...elles datent d'une époque inconnue ; peut-être même avant notre arrivée sur cette planète. Les textes de notre confrérie n'en font pas mention. Fascinant, même pour un explorateur de mondes, n'est-ce pas ? Notre guide tenait à ce que je te montre notre univers souterrain. Tu n'en verras qu'une partie, évidemment.

— Évidemment, répliqua Ormis.

Deb sourit à sa dernière remarque :

— J'y arrive ! À l'origine, lors de l'arrivée de notre groupe dans ces appareils de l'espace dont tu as récemment fait la promotion, il a fallu décider quel genre de gestion publique on allait adopter dans ce nouveau monde. On devait trouver le moyen de s'adapter rapidement, question de survie. Il n'est pas très clair dans...

...

p. 106 - 111

3

Commençait-elle à s'habituer au froid, à ses vêtements imbibés d'eau, toujours est-il qu'elle attendait patiemment que le trio de voyageurs nouvellement arrivé se décide enfin à entrer dans l'auberge. Arrivée sur les lieux, Philie avait pris de nouveau refuge dans les fourrés. Observant la devanture de l'auberge, elle avait considéré sa prudence un peu excessive ; il n'y avait personne en vue et elle n'avait qu'une courte distance à parcourir jusqu'à la porte du commerce. L'instant d'après, elle avait entendu le pas des ânes tout près d'elle. Figée sur place, se sachant tout de même hors de vue grâce aux buissons et à la densité de la pluie, un frisson lui avait cependant parcouru l'échine. Une fois les cavaliers arrivés dans son champ de vision, elle se détendit peu à peu. Un jeune garçon sorti de l'écurie avait rapidement pris en charge les ânes des trois visiteurs pour les emmener à l'abri et en prendre soin. Elle voyait pour la première fois ces fameux ânes impériaux, de grande taille, réservés au Palais il n'y avait pas si longtemps. Il pleuvait, encore et toujours, la faisant cligner des yeux pour clarifier sa vision. L'étable basse se présentait comme une assez vaste rallonge à la droite d'une grande bâtisse formant sans doute le cœur du commerce. Derrière, sur deux étages, dominait l'hôtel pouvant contenir une vingtaine de petits logements. Philie n'avait jamais mis les pieds dans cette auberge. Lors de son premier voyage au Bourgvert avec Marguison dans le but de connaître l'histoire de son père, ils avaient préféré suivre un convoi de marchands. Dépendant de leurs butins, escortés de gardes armés, les commerçants suivaient un horaire irrégulier et ne s'arrêtaient pas toujours dans la seule auberge localisée à mi-trajet.

Les trois hommes n'en finissaient pas de discuter sous l'étroit porche. L'un d'eux, plus âgé qu'elle-même, était de toute évidence le plus jeune du groupe. Le plus vieux aurait pu être le père des deux autres. Ils n'avaient que peu de bagages, larges chapeaux et vêtements pour se protéger de la pluie ; des habitués de la route se déplaçant rapidement d'un point à l'autre. Ils n'avaient pas une allure lui permettant de leur faire confiance, se dit-elle. Philie n'avait aucune envie de rencontrer qui que ce soit dans un endroit isolé. Elle désirait encore moins troquer ses quelques pièces frappées du sceau de l'imperator, tout comme ses fesses, en échange de sa vie. Déjà qu'elle avait pris le risque de progresser sur la route en plein jour afin d'arriver dans cette auberge à la nuit tombée, elle n'avait d'autre choix que de prendre son mal en patience. Et de la patience, elle en possédait autant que de détermination. Accroupie, son sac à dos appuyé sur ses épaules, elle enserra ses tibias de ses bras et attendit. Sur la route, profitant de l'orage permanent limitant le champ de vision à une dizaine de mètres, elle avait constamment scruté l'horizon, devant et derrière elle, en évitant de tomber sur ce chemin ravagé par plusieurs journées de pluie. Une seule fois, elle s'était accroupie vivement pour ensuite disparaître dans les fourrés. Fausse alerte, un arbre était tombé à plusieurs mètres devant elle. Par bonheur, les brigands tout comme leur clientèle, ne devaient pas aimer voyager sous une telle pluie. Enfin, les trois hommes se décidèrent à franchir le seuil de la porte. Une fois de plus, Philie cligna des yeux pour éliminer l'eau accumulée sur ses paupières. Elle attendit encore un moment avant de s'avancer vers le bâtiment.

Sous l'étroit porche, l'intense pluie frappant le sol rebondissait sur ses pantalons déjà imbibés. Elle enleva sa veste alourdie par son poids d'eau. Elle tenta de l'essorer. Il resta cependant autant d'eau dans le vêtement qu'il en sortit. Elle pencha la tête sur le côté et entreprit d'éponger sa tête pour finalement tordre ses longs cheveux noirs attachés en queue de cheval. Ses vêtements trempés, principalement ses pantalons, lui collaient au corps. Elle frotta le haut de ses derniers pour en retirer un peu d'eau mais sans grand succès. Elle inspecta

rapidement son sac dont le contenu semblait toujours au sec et remit sa veste, se disant qu'au moins cette partie de son corps n'attirerait pas les regards. Elle saisit la poignée de la porte d'entrée, se demandant ce qu'elle allait trouver de l'autre côté. Elle ouvrit finalement, prenant le parti de ne pas montrer son inquiétude, jouant la femme habituée à ce genre d'expéditions. Un air étonnamment chaud lui enveloppa le visage dès qu'elle franchit le seuil. Un feu central, ceinturé de pierres liées de mortier et surmonté d'une simple cheminée suspendue au plafond, chauffait à lui seul la grande pièce. La grande hotte, d'une autre époque, avait dû être de grande qualité. D'un seul coup d'œil, elle se fit un portrait de la situation. Sur sa droite, de dos, un homme de courte taille, massif, portant un tablier sale servait un pichet de bière à la table des trois hommes l'ayant précédée. Ces derniers la regardèrent, mais elle fit mine de rien, refermant la porte derrière elle. Au centre, plusieurs tables vides, semblables aux autres tables avec leurs bancs pouvant accueillir quatre personnes de chaque côté, trônaient devant un comptoir sans clients. Derrière le comptoir, une porte battante devait mener aux cuisines. Le tenancier se retourna et sursauta en la voyant. Il se reprit et lança :

— Je suis à vous dans un instant, madame.

Il termina sa conversation avec les nouveaux venus. Philie comprit qu'il leur énonçait les règles à suivre, mettant l'accent sur l'interdiction d'utiliser tout objet pouvant générer une étincelle, fanal inclus, pour tous ceux couchant avec leurs chevaux. Philie, ne regardant nulle part en particulier, conservant son sac en bandoulière, en profita pour égoutter ce qui voulait encore tomber de ses vêtements. Sur sa gauche, plus près d'elle, un couple, possiblement des paysans à leur accoutrement, accompagné de deux enfants. Plus au fond à gauche, dans la pénombre, dans un coin presque, un homme d'un certain âge adossé au mur, les jambes allongées de manière nonchalante, semblait dessiner sur des écorces de bouleau. L'aubergiste s'approcha d'elle :

— Me voilà !

Se rapprochant, le visage imberbe et rond comme le reste de sa personne, il fronça les sourcils, questionnant :

— Une jeune femme comme vous ne voyage quand même pas toute seule sur cette route ?

Philie lui sourit du mieux qu'elle put, assez brillamment d'ailleurs, usant de son charme naturel :

— Ne craignez rien, on m'a déposée.

Ses petits yeux pétillants se rétrécissant, générant de nombreux petits plis au coin de ses yeux, l'aubergiste sourit jovialement, ouvrant des bras massifs et disproportionnés pour lui montrer le chemin.

— Venez ! Je vais bien m'occuper de vous jeune dame. Dirigeons-nous vers le comptoir !

Elle lui emboîta le pas. Peu après être passés devant le groupe des nouveaux arrivants, l'un d'eux se permit un petit commentaire :

— Hé ! Avez-vous vu la belle p'tite poule mouillée ? !

On rit modérément à cette remarque, mais Philie continua son chemin sans se retourner ni réagir de quelque façon. Le propriétaire, tout en demeurant poli envers chacun de ses clients, voulut modérer leurs ardeurs :

— Messieurs, messieurs ! S'il vous plaît !

Au niveau du comptoir, il prit les devants :

— Venez avec moi, dit-il, la regardant tout en marchant, vous serez très bien par ici. Vous mangerez bien un peu ! Notre cuisinière, ma femme, fait un excellent ragoût.

— Volontiers, lui répondit-elle. J'aurais peut-être dû m'en enquérir auprès de vous un peu plus tôt, mais vous resterait-il une chambre pour la nuit ?

L'homme, toutes mercantiles que pouvaient être ses intentions, semblait vraiment heureux de lui rendre service. Les derniers mots de ses phrases, jouissant du plaisir d'exister, sortaient sans empressement de sa bouche.

— Mais oui... Et vous verrez, ajouta-t-il, joignant les doigts d'un geste assez vif, ce ne sera pas très cher.

Tout en parlant, il avait longé le comptoir, l'amenant du côté gauche de la grande pièce. Il toucha une des tables de ses doigts et s'en retourna aussitôt dans la cuisine. Philie déposa son sac sur le banc. De ce côté de la salle, elle se retrouvait relativement loin des trois énergumènes et s'en trouvait fort aise. Plus près, à une des tables voisines, celle la plus près du mur, presque dans l'ombre, il n'y avait que cet artiste constamment penché sur son dessin, avec des moustaches effilées pointant vers le haut et qui, à bien y penser, n'avaient pas l'air naturelles. L'homme avait rapproché son banc du mur pour s'y adosser. Avec un gobelet et une chopine de vin devant lui, on le croyait prêt à y passer la nuit. En s'installant sur son banc, Philie remarqua qu'un des hommes aimant rire à ses dépens, le plus jeune d'entre eux, installait leurs vêtements humides sur un râtelier près de l'âtre. Il faisait suffisamment chaud et Philie détacha ses cheveux, préférant ne pas enlever sa veste puisque pendant ce temps, le même homme avait cheminé jusqu'au comptoir. Avec une attitude nonchalante, il regarda vers les cuisines comme s'il cherchait l'aubergiste. Sans plus insister, il se retourna comme par hasard en direction de la nouvelle venue. Il la regarda l'air de dire : tiens, qui voilà ! Philie l'ayant observé du coin de l'œil depuis son arrivée au comptoir espérait se tromper. Mais non... Déçue, elle le vit s'approcher d'elle, le sourire en coin, affichant la confiance du primate. Malheureusement, il en rajouta en ouvrant la bouche :

— Tiens, ma petite poule s'est transformée en petite sauvageonne !

L'homme venait de s'appuyer sur sa table. Philie comprit qu'il parlait de ses cheveux légèrement entremêlés qu'elle venait tout juste

de détacher. Philie répondit de suite, certaine qu'il fallait décourager ce type d'individu dès le départ :

— Pardon monsieur, je suis très fatiguée et je ne désire pas de compagnie.

L'homme ne semblait pas très bien comprendre. Il se redressa, s'approchant de cette femelle qui lui semblait bien en chair. Une petite rebelle qu'il lui serait facile de mater :

— J'aime bien les petites sauvageonnes ; elles deviennent rapidement toutes douces entre mes mains.

Philie hésita et préféra ne pas bouger, évitant de lui montrer son inconfort. De ses doigts rugueux, il caressa sa joue et Philie recula d'instinct.

— S'il-vous-plaît, laissez-moi !

Philie, de même que cet importun, sursautèrent. L'artiste, dans son coin, venait d'émettre un sifflement aigu. Cela eut l'avantage de détourner l'attention de ce garçon désagréable un court moment. Philie, fatiguée par sa longue marche, épuisée d'être constamment en alerte, laissait inconsciemment aller la prudence qui l'avait accompagnée depuis son départ. Cet homme ne voulait...

...

p. 147 - 150

4

— Hé ! Qu'est-ce que je vous ai dit ?

Dès la classe terminée, les deux jeunes garçons avaient entrepris un simulacre de combat, caricaturant des maîtres d'arts martiaux.

Interpellés, ils s'interrompirent sur-le-champ. Les autres élèves, garçons et filles, quittèrent le parc.

— Pardon maître, nous n'avons pas réfléchi.

— Ce n'est pas si grave. La règle que nous nous sommes donné de respecter le parc comme un lieu de croissance personnelle, ce n'est pas un dogme. Nous nous devons simplement de la respecter puisque nous l'avons promis.

Les deux garçons hochèrent la tête à la suite du maître.

— Un autre point cependant : ne m'appellez plus maître. Comme je vous l'ai déjà dit, vous m'appellez professeur quand nous pratiquons ensemble et monsieur Larue, sur la rue.

— Ben... ajouta le jeune garçon, hésitant. C'est ma mère, elle dit que je dois vous appeler maître après ce que vous avez fait au Palais avec votre ami le héros.

Larue lui sourit gentiment :

— Dis-lui que je la remercie, mais que je n'ai pas encore le niveau d'un maître.

— Vous ne devez pas être loin, en tout cas. Elle aime bien aussi que vous nous forcéz à bien parler.

Le professeur Larue ne releva pas l'erreur. L'autre garçon intervint, excité :

— Quand on a un problème, Jona et moi, on se répète tout le temps : on est en apprentissage toute notre vie durant ! On est en apprentissage toute notre vie durant !

À l'expression sur son visage, le jeune garçon, toujours excité, sembla se rendre compte qu'il avait oublié un point important avant de continuer :

— Comme vous nous l'avez dit au premier cours.

Cela fit sourire Larue de les voir si enjoués, déjà capables de faire face à leurs propres problèmes et surtout, de mettre en pratique les quelques conseils qu'il leur donnait de temps à autre. Tout en essayant de ne pas être trop dogmatique, il voulait leur donner une fondation sur laquelle ils pourraient s'appuyer pendant leur progression physique et par voie de conséquence, mentale. Sans l'aide d'un bon guide, d'un bon entourage, les exercices enseignés chez les moines, si on ne savait pas comment les appréhender, pouvaient chanceler certaines personnes. Ces deux-là, en tout cas, se servaient de ses enseignements pour leur propre compte sans y chercher aucune complication.

— Je vous félicite, dit-il simplement. Allez, filez !

— Merci professeur.

Ils marchèrent quelques pas jusqu'à être sortis du parc pour se mettre immédiatement à courir dès la ligne de gravier atteinte. Larue les regarda un instant, fier de leur progression. Ils lui rappelaient d'appliquer ses propres préceptes pour lui-même.

Voilà quelques semaines, il s'était installé dans le parc pour s'entraîner à la nuit tombée, mais dès le lendemain, on frappa à sa porte. On l'avait identifié comme l'ami du héros. Il avait alors accepté, s'ennuyant un peu, un peu frustré de se laisser vivre par sa conjointe, de donner des cours aux enfants. Il avait établi un tarif variable selon les moyens des parents, allant d'un prix raisonnable à rien du tout. Depuis, il avait eu d'autres demandes et un deuxième groupe verrait le jour sous peu. Sa petite famille n'avait que peu de besoins. Leur maison appartenait au monastère des femmes et sa conjointe travaillait à l'école du village comme gestionnaire tous les après-midi de la semaine. Même si elles se retrouvaient maintenant sans résidence officielle, ces femmes formaient encore une communauté très liée. Elles étaient très riches, mais Larue avait encore de la difficulté à comprendre comment elles géraient leur avoir. Les anciennes moniales se reconnaissaient plus à leur façon d'être qu'à tout autre code gardé secret. Même sa conjointe Didi, non par malice mais puisqu'elle le vivait ainsi, demeurait indéfinissable lorsqu'ils en

discutaient. Les dirigeants du monastère des hommes n'avaient pas été aussi prévoyants. Il avait appris que les unités agricoles avaient été louées en concession. Seuls les vieillards étaient demeurés sur place pour s'informer des besoins des plus jeunes élèves. Il n'avait revu aucun des professeurs. Il avait alors écrit à Tching chez ses parents et il ne les avait pas vus lui non plus. Le père de Tching s'était cassé une jambe et il le remplaçait à la meunerie. Son ami avait aussi revu cette fille blonde. Il aurait bien aimé le taquiner à ce sujet... On l'avait questionné, tout comme lui-même, sur le héros de la fête de l'équinoxe. S'ils savaient, Ormis serait vite passé du statut de héros à celui d'un dieu céleste. Là-dessus aussi, il aurait aimé se payer la tête du héros. Ils lui manquaient beaucoup tous les deux.

Le bruit d'un chariot s'avançant lentement dans la rue en contrebas le ramena à la réalité. Il sortit du parc pour se rendre chez ses voisins, une bonne vieille dame et son mari qui gardaient le bébé pendant ses leçons avec ses élèves. Nourri jusqu'à plus soif par les seins bourrés de lait de son amie, il y dormait toujours. Le vieux couple ne voulait jamais le laisser aller lorsqu'ils venaient le reprendre. Le petit aurait ainsi des grands-parents en remplacement de ses propres parents, déjà vieux à son adoption et décédés depuis quelques années. Au moins, il en avait eu ; Didi étant demeurée orpheline. Il la suspectait d'avoir tiré de son enfance en orphelinat cette capacité qu'elle avait de diriger les femmes comme les hommes les plus durs. Cette capacité qu'elles avaient toutes aussi de partager ce qu'elles possédaient. Penser à elle lui rappela qu'elle serait bientôt de retour.

Traversant la rue, il jeta un œil en direction du chariot, se demandant si un nouveau résident n'emménageait pas dans leur petite rue où presque jamais personne ne passait. La rue s'immobilisa au milieu de la voie. Facilement reconnaissable avec ses moustaches, l'artiste tenait les rênes d'une grosse ânesse. Ce dernier côtoyait les dirigeants du monastère assez régulièrement, mais lui-même ne lui avait jamais parlé. Cependant, à côté du moustachu, une jeune femme vêtue de noir, petite, mince mais robuste, cheveux longs et noirs...

Ce salaud d'Ormis n'a pas exagéré sa beauté ! fut tout ce qui lui traversa l'esprit. Elle correspondait parfaitement à cette fille dont il leur avait parlé, une étincelle dans les yeux. Une beauté sauvage... L'évidence lui sauta aux yeux, le remuant quelque peu : elle le cherchait ! Il eut un pincement au cœur en songeant qu'il ne saurait l'aider.

